

l'intérieur. Le beurre ainsi emballé se conservera parfaitement.—*Le Moniteur du Commerce.*

Engraisser les dindes en temps convenable.

Rien n'est plus difficile que d'engraisser les dindes, et c'est ce qui a porté un grand nombre de cultivateurs à abandonner l'élevage de cette volatile.

Un correspondant du *Farmer's Advocate*, ayant une grande expérience dans l'élevage des oiseaux de basse-cour, donne à ce journal quelques renseignements sur une expérience tentée quant à l'engraisement des dindes.

Voici ce qu'il dit dans ce journal :

« Depuis longtemps que je me livre à l'engraisement des dindes, je n'ai pu le faire avec avantage que l'automne dernier. Nous avions pour habitude de donner à nos dindes autant de blé qu'ils pouvaient en manger, le répandant profusément sur le plancher afin qu'ils pussent en manger à volonté. Cependant au lieu de le manger, ils préféraient l'herbe qui se trouvait dans le voisinage de la ferme. Voyant que nous ne réussissions pas à leur faire manger ce blé, je m'adressai à un de mes amis qui parvenait à élever un grand nombre de dindes et à les engraisser avec succès, afin de connaître quel moyen il avait adopté pour obtenir un semblable succès. Il les enfermait pendant quinze jours, et dans cet espace de temps il leur donnait de la farine de blé mélangée avec de l'eau. Je suivis le même procédé; je fis enfermer mes dindes dans un espace étroit. On leur donna tous les jours de la farine de blé légèrement trempée dans l'eau, leur donnant en même temps une eau très claire à boire. Après quinze jours de ce régime mes dindes étaient dans un état complet de graisse; mais n'étant pas prêt à les livrer au marché, je les gardai à ce régime une semaine de plus, et l'un des dindes mourut par excès de graisse.

« A l'avenir je ne tiendrai mes dindes à ce régime que l'espace de quinze jours, car un plus long emprisonnement leur est funeste, habitués qu'ils sont à un exercice constant. »

Les mauvais chemins.

Une grande plaie dans notre pays, ce sont les mauvais chemins. Quelles sommes d'argent nos braves cultivateurs perdent chaque année, indirectement, par suite de l'état affreux dans lequel se trouvent nos routes, l'automne et le printemps. Que de temps précieux perdu, que de chevaux morfondus, que de voitures brisées! Si nos compatriotes pouvaient une fois se rendre bien compte des pertes énormes qu'ils éprouvent par suite du mauvais état de leurs chemins, nous sommes certain qu'au bout de cinq ans nous n'aurions plus dans notre province que des routes bien macadamisées.

Améliorer l'état de nos chemins, c'est une des réformes les plus urgentes qu'il y ait à faire. C'est un sujet que l'on devrait discuter dans toutes les réunions des cercles agricoles, auquel tout le monde devrait s'intéresser.

A propos de mauvais chemins nous croyons devoir reproduire ici une page charmante de la dernière brochure du R. P. Lacasse, *Une mine de pierres détachées* :

C'était une fois un homme et une femme qui s'en allaient en voiture dans un chemin. Ils étaient compères et commères. Un homme à cheval suivait. A chaque maison qu'ils passaient, une dizaine de têtes se montraient dans la porte, demandant si c'est un petit garçon ou une petite fille. Les chemins de belle terre grise étaient affreux, bien qu'il n'eût plu qu'une journée. On mit une heure et demie à faire une lieue, il ne restait plus

que vingt arpents. L'enfant à baptiser n'était pas encore mort. Tout à coup le cheval s'embourba, les moyeux des roues traînaient dans la vase. L'homme se leva debout, frappa, hurla; prit la queue, prit la bride, rien n'y fit. La pauvre bête s'écrasa en tournant la tête de côté et d'autre, en regardant la clôture de la route qu'on avait défaite après deux grosses bordées de neige, et qu'on était pour relever le plus tard à la fin de juin. Les hommes comprirent la bête et allèrent chercher des perches. Rien n'y fit, les perches n'eurent pour effet que de faire geindre le cheval d'une manière alarmante.

L'enfant n'était pas encore mort

Une idée lumineuse leur traversa l'esprit. On avait un autre cheval. Essayons! à deux dirent-ils, ils s'arrachèrent. Deux voisins étaient arrivés avec un collier et des traits. Rien n'y fit. Les quatre hommes se mirent aux quatre roues en criant aux chevaux. Devenus plus pesants par l'effort que ces hommes firent pour soulever la voiture, ils s'enfoncèrent jusqu'à la ceinture et crac! Les chevaux pressés passèrent à travers leurs attelages, et libres se hâtèrent de prendre le champ et d'aller raconter en gambadant leur aventure à des compagnons qu'ils voyaient sur le sommet d'une côte à plus de vingt arpents—et les quatre hommes tenaient encore les moyeux et l'enfant n'était pas mort. La femme maligne comme toutes les femmes riait aux éclats et disait qu'elle ne pouvait pas comprendre que les deux chevaux avaient eu plus d'esprit que quatre hommes. Un homme qui avait des bottes canadiennes passa, jeta des perches et après bien des efforts hommes et femmes étaient sur la levée du fossé, la voiture au milieu du chemin et l'enfant n'était pas mort.

L'homme aux bottes canadiennes leur dit que la navigation était ouverte, que le prix du grain avait augmenté de douze centins par minot, le lard de 5 centins la livre, le beurre de huit, que les œufs se vendaient un chelin la douzaine,—et la voiture était au milieu du chemin.

Quel pays de chiens! dit l'un des hommes en regardant son cheval... qui était sur la côte.

La femme reprit: Quoi! vous reprocheriez au Bon Dieu de nous avoir donné de la bonne terre? vous voudriez n'avoir que du sable, je suppose? Vraiment, dit-elle, les hommes de par ici sont admirables! et d'un ton mordant elle ajouta: Si vous vouliez faire la soupe et soigner les enfants à la maison; toutes les femmes de la paroisse, en quatre jours, viendraient arranger les chemins de manière à ne pas perdre une messe; à avoir le médecin et le prêtre avant qu'on fût mort.

Les hommes allumèrent leur pipe.

Plus tard, l'opinion vint à changer, les hommes eurent honte et s'obligèrent à travailler ensemble trois jours dans le printemps et trois jours dans l'automne à l'amélioration des chemins qui devinrent beaux; mais depuis, l'enfant était mort.—*La Vérité.*

Emploi du sel dans l'alimentation des volailles.

C'est ordinairement à la fin de novembre ou dans le cours du mois de décembre que commence l'engraisement forcé des oies et des canards. Nous devons apprendre à ceux qui l'ignorent que l'emploi du sel est on ne peut plus favorable à cet engraissement.

La quantité de sel à donner n'est pas considérable; les aliments doivent être salés à peu près dans la même proportion que les aliments destinés aux hommes.

Voici comment on s'y prend :

Comme les canards s'engraissent avec du blé d'inde cuit dans l'eau, on ajoute à l'eau dans laquelle doit s'opérer la cuisson, la quantité de sel voulue.

Pour les oies, comme on leur administre le blé d'inde cru, il faut mêler le sel à l'eau qu'on leur donne à boire pendant qu'on les gorge.

Il ne faut pas cependant abuser du sel: ce qui est bon en quantité raisonnable peut devenir nuisible en quantité exagérée.

L'eau donnée aux canards et aux oies, hors les repas, ne doit pas être salée.